

Nature

Abeilles et ruches sont les bienvenues dans les villes

Alors que la récolte de miel a été mauvaise en 2016, l'apiculture urbaine rencontre toujours plus de succès

Hélène Joaquim

Ce mercredi matin, le soleil tape sur les ruches du Centre International de Conférences Genève (CICG). Les abeilles sont parties butiner. Nicolas Marsault, fondateur de Bees4you, endosse sa combinaison et part à la recherche des cadres dégoulinants de miel. Créée en 2012, la start-up offre un service de location de ruches à des entreprises, hôtels, écoles, coopératives d'habitation et EMS qui souhaitent se lancer dans l'apiculture. Signe que les abeilles ont la cote en ville: Bees4you prend soin d'une soixantaine de colonies à Genève. L'apiculteur compte bien récolter cette année sa première tonne de miel urbain.

Au CICG, les ruches sont visibles et facilement accessibles. «On veut montrer que l'on peut vivre ensemble et que ce n'est pas dangereux», explique-t-il. La réputation de la butineuse a changé. «Avec sa disparition, Monsieur et Madame Tout-le-monde ont pris conscience de son importance, résume Rose Aubry, rédactrice de la *Revue Apicole Romande*. Ce n'est plus une sale bête qui pique: elle a un statut sympathique.» Et désormais, les gens seraient pratiquement prêts à accueillir des colonies sur leur balcon. «Ils pensent sauver la planète, ironise l'apicultrice de La Sagne (NE). C'est louable, mais ce n'est pas à la portée du premier venu.»

Certains auraient tendance à oublier que les abeilles sont vivantes et qu'elles ne voleront pas qu'une seule saison... «Ce n'est pas si facile d'entretenir des ruches, renchérit Nicolas Marsault. Il est impératif de suivre des cours pour avoir les connaissances de base et pour que cela profite à l'abeille.» L'apiculteur, qui a suivi une formation d'un an au Rucher-Ecole de Lullier, mène lui-même un travail de sensibilisation. «Il ne faut pas que l'apiculture urbaine devienne une mode», insiste-il.

Si les gens veulent vraiment aider les abeilles, notre apiculteur leur conseille de commencer par planter des fleurs et par acheter



Récolte du miel sur le toit du Centre International de Conférences Genève (CICG). PIERRE ABENSUR

«Les gens pensent sauver la planète, mais ce n'est pas à la portée du premier venu»

Rose Aubry

Rédactrice de la *Revue Apicole Romande* et apicultrice à La Sagne (NE)

des produits issus de l'agriculture biologique. Et, pour les plus aventureux et passionnés, il recommande de débiter à la campagne, «pour éviter que d'éventuels essaimages n'embêtent les voisins».

Cette aventure nécessite aussi un minimum d'investissement. D'abord, direction l'école-rucher la plus proche. Les cours dispensés pendant deux ans tournent autour de 400 francs. Une jeune et petite colonie de cinq ou six cadres revient 250 francs. La ruche, elle, coûte entre 250 et 500 francs. Pour l'extraction du miel, un autre budget sera nécessaire. Quatre ustensiles sont indispensables: le bac à désoperculer (environ 400 francs), l'extracteur manuel (400 francs), le maturateur en inox (200 francs) et, bien sûr, les pots.

Tout cela ne décourage pas les vocations. Les associations d'apiculteurs comptent près de 18 000

membres dans toute la Suisse - en grande majorité des amateurs. «En Suisse romande, 3100 apiculteurs font partie de sociétés locales. Ce nombre a augmenté ces dernières années, notamment grâce aux cours», constate Rose Aubry. Ces formations se popularisent et les ruchers municipaux se multiplient. «Les communes ont compris qu'il fallait aider l'apiculture, se réjouit Rose Aubry. C'est une plus-value pour la ville qui décide de faire quelque chose pour les pollinisateurs, notamment sauvages.»

Avantages et inconvénients

Une question demeure. Le miel des villes est-il meilleur que celui des champs? Selon Rose Aubry, il a ses avantages et ses inconvénients. Côté positif, les zones urbaines profitent d'une biodiversité plus importante. On n'y trouve pas non plus de pesticides liés à l'agriculture. Quoique... «Dans certains jardins familiaux, il y a fort à parier que l'on a beaucoup plus de pesticides et d'engrais que dans certains coins de campagne restés intacts», glisse notre interlocutrice. Autre inconvénient: le bitume et la chaleur des toits ne sont pas non plus idéaux. Quant aux spécialistes, ils apprécieront de savoir que l'analyse du miel des villes a révélé du tilleul, du févier ou encore du trèfle blanc. Alors qu'en campagne, il est essentiellement issu de grandes zones de monoculture intensive, comme celle du colza.

Mauvaise année en Suisse

● Les conditions météorologiques printanières et estivales ont été catastrophiques pour la production de miel en Suisse. «Nous avons fait un tiers de ce que nous faisons dans une année normale», compare l'apicultrice neuchâteloise Rose Aubry. Même constat dans le canton de Vaud. «Comme le dit le dicton: «Année de foin, année de rien», lance Esther Bachmann, membre de la Société d'apiculture de Lausanne. Une allusion à la pluie, qui a été «exceptionnellement» abondante cette année.

«Pendant la floraison du printemps, tous les arbres fruitiers étaient en fleurs, mais, comme il a beaucoup plu, les abeilles n'ont pas butiné et pollinisé», reprend-elle. «Il faut au minimum 14 degrés pour que la sève monte dans les fleurs et que les abeilles puissent puiser le nectar.» En dessous de ces 14 degrés, les abeilles ne vont pas le collecter. A présent, la période de récolte est terminée. Et, même si les pots sont rares, le miel n'en reste pas moins «très, très, très bon», selon Esther Bachmann.